



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Chapeau en paille de riz, orné d'une branche de groseiller, des magasins de M. Chagot, rue Saint-Denis, n. 317. Robe en pou de soie. Mantille en blonde, des magasins de M. Violard, rue de Choiseul, n. 2 bis.

MODES.

Il y a dans cet instant une si grande foule d'étrangers à Paris, que jusqu'aux modes s'en ressentent. On distingue facilement, parmi les Parisiennes, les femmes qui, arrivant de pays étrangers, adoptent avec ouïtrance l'élégance de notre goût, et se parent d'un luxe nouveau pour leurs habitudes. En revanche, les *naturelles* du pays se renferment dans cette simplicité qui appartient aux toilettes d'été. Ce n'est que dans les équipages qui vont goûter la fraîcheur, ou, pour mieux dire, la poussière du bois de Boulogne, que l'on aperçoit des parures remarquables. Les femmes condamnées à

marcher ne portent que des tissus peu éclatans, des formes très-simples. Les chapeaux en paille sont nombreux cet été. Les pailles *cousues* anglaises peuvent, dans leur simplicité, s'élever à d'assez hauts prix par l'excessive recherche des rubans. Beaucoup sont garnies en rubans écossais.

Les *demi-voiles* conservent leur faveur : en tulle blanc ou noir, ou même en *tulle vert*, ce qui est porté avec une extrême distinction et est d'un fort bon goût, même à côté de ces jolis voiles de gaze qui volent si frais aux premiers vents du printemps. Ceux en tulle brodé sont de rares exceptions, que vont éloigner tout-à-fait les points ou blondes, plus élégans et plus recherchés. Les *robes* sont simples et ne varient pas ;

quelques fantaisies conçues partiellement et adoptées par un certain nombre de femmes, sans être remarquées, ne changent rien aux façons connues. Les redingotes, les robes montantes, plates, les manches larges foncées au bas, se rencontrent en majorité de dix-huit sur vingt. Les pèlerines sont de moyenne grandeur, les unes à pointes, ou rondes par derrière et ouvertes devant. Les redingotes en jaconas se ferment par des nœuds pareils ou simplement par un pli; quelquefois, et ceci n'est nullement cette année du mauvais goût des années précédentes, la jupe est simplement fermée sous la ceinture, et reste ouverte dans toute la longueur, de manière que la marche faisant flotter les devans détachés l'un de l'autre, laisse apercevoir un jupon de fine percale, souvent brodé ou garni de valenciennne. Le jupon peut être en gros de Naples rose, lilas, ou paille, lorsque la redingote est très-élégante. Les *foulards*, les *mousselines de laine*, et par imitation les jaconas, se distinguent par l'extrême variété de leurs couleurs. Les fonds écrus à dessins roses ou bleus, les fonds noirs à dessins roses, bleus ou verts, sont de très-bon goût et vraiment élégans. Les feuillées mêlées de fleurs naturelles ne sont pas cependant rejetées; ce genre est charmant, lorsqu'il offre comme un parterre de tulipes entremêlées. Les *mousselines imprimées* et les *organdis gouachés* sont de charmantes étoffes légères pour demi-toilettes. Avec ces robes il faut de la simplicité recherchée; un chapeau de paille de riz, une pèlerine de point et de beaux rubans-écharpe. Pour *peignoir habillé*, la mousseline blanche, doublée de taffetas et garnie de dentelle, est ce qui peut se porter de plus riche et surtout de plus élégant.

EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Pour se faire une idée de la perfection des broderies au plumetis, il faut s'arrêter devant la ravissante réunion de robes, fichus, etc., exposés par M. Condin-Meauzé*. Rien ne peut égaler le goût des dessins et la recherche du travail de deux robes en mousseline des Indes; l'une, formant peignoir, a tout autour, au-dessus de l'ourlet, une broderie de petits dessins tellement rapprochés qu'ils offrent un ensemble d'une richesse inexplicable; l'autre, couverte de magnifiques bouquets se rapprochant et se diminuant vers la ceinture, est bien la plus belle robe de noces que jamais jeune femme puisse envier. La mousseline, bien que surchargée de travail, n'est point du tout éraillée. Cet objet est sans contredit le plus beau de ce genre parmi tous ceux offerts à l'exposition.

Nous avons déjà parlé des lustres: il en est trois qui sont particulièrement remarquables. L'un, de la forme d'un vaisseau, fait lever tous les regards vers lui pour admirer son immense proportion et la richesse de son travail. L'autre, d'une élégance non moins admirable, est d'une forme ronde, et soutenu par une énorme gerbe toute formée de feuilles de cristal. Un troisième qui, par sa grandeur et son style, semble destiné à être suspendu dans un boudoir, est en or, orné de pierres de toutes couleurs, taillées comme des pendans d'oreilles; ces pierres attachées en feston tout autour et vacillant sans cesse, forment une guirlande éblouissante, à laquelle la lueur des bougies doit prêter encore plus d'éclat.

Des cheminées, dont le luxe fait aisément comprendre le prix estimé de 50 à 60,000 fr., sont toutes couvertes de figures et de reliefs en or se détachant sur des marbres précieux. Quelques-unes

* Rue Mauconseil, n° 12.

sont, dit-on, commandées par des cours étrangères. Auprès de cette splendide exposition, on se prend à se frotter les yeux pour ne pas être ébloui de l'éclat d'un petit salon tout en bois de palissandre couvert de riches incrustations d'acier; les portes, en palissandre, ont, tout autour des boiseries, des filets de perles d'acier, et au milieu de chaque panneau, de grandes rosaces en acier. La cheminée est dans le même style; les tablettes, les chambranles en palissandre sont semés de dessins d'acier. Le garde-feu, d'acier noir, est lui seul un chef-d'œuvre. La garniture de cheminée, pendule, vases, chandeliers, sont en palissandre et acier; et enfin le lustre, assorti à tout ceci, doit être, aux lumières, d'un éclat aussi étourdissant que les rayons du soleil. Néanmoins il y a dans cet assemblage une recherche et une élégance dont on peut se faire une idée en pensant que ce salon est en tout semblable à nos jolies boîtes à gants ou à ceintures. Mais un tel éclat, le reflet brillant de ces décors sera-t-il favorable aux toilettes des femmes, à leur physionomie? C'est ce que nous ne saurions affirmer.

On voit un superbe fauteuil *commandé par la reine d'Espagne*; il est tout façonné en or et a des courbes d'une élégance vraiment royale. Dans ce siège élégant, une jolie femme couronnée ne peut manquer d'offrir un aspect attrayant.

ÉLADIE.

Tous, ils comprennent trop tard...
R.

Le professeur venait de terminer son cours : descendu de la chaire où sa parole avait retenti majestueuse et puissante, il recevait les nombreuses et sincères félicitations de ceux qui pouvaient parvenir jusqu'à lui. Après avoir remercié en ter-

mes à la fois nobles et modestes ses nombreux admirateurs, il s'éloignait accompagné d'un flatteur murmure.

Une jeune femme, au front pâle, au regard timide, vêtue de noir, se tenait près de la porte de sortie; ses yeux se levèrent tendres et mélancoliques sur le professeur, qui, en passant devant elle, la salua d'un doux sourire. Elle resta quelques instans encore dans la salle, écoutant les louanges de l'homme qui l'intéressait si vivement; puis quand la foule se fut écoulée, quand les accents de l'enthousiasme cessèrent de se faire entendre, la jeune femme reprit à pas lents le chemin de sa demeure.

Éladie était veuve. La mort de son mari la laissa sans ressource, elle fut rappelée par le parent qui restait son seul appui. Des affaires relatives à cette mort nécessitaient pour quelques semaines la présence d'Éladie à Paris. Elle y vint et s'arrêta dans un hôtel situé en face de la maison qu'habitait Romuald, le professeur dont nous avons parlé. Il entretenait, avec la propriétaire de l'hôtel, quelques relations de société; il vit Éladie et s'aperçut de l'effet qu'il produisit sur elle; il la pria d'honorer son cours de sa visite, Éladie y fut conduite par son hôtesse.

Le spirituel et brillant professeur ne s'était pas trompé, en jugeant au trouble d'Éladie, lorsqu'il paraissait devant elle, que la charmante veuve était disposée à l'aimer. Jamais émotions plus inattendues, plus ravissantes, ne pénétrèrent un cœur de femme. L'imprévoyante Éladie salua par des transports de joie la nouvelle existence qui se révélait à son âme. Elle oublia les longues heures d'ennui du passé, les soucis d'un avenir sans espérance, et n'eut de pensées que pour l'amour qui venait de s'emparer de tout son être. Elle était aimée, Romuald le lui avait dit, et quelque chose d'intime en elle lui assurait qu'un sentiment brûlant, dévoué comme le sien, ne pouvait manquer d'être payé de retour.

Toujours elle arrivait la première devant cette porte qui s'ouvrait pour recevoir la multitude de personnes qui accourait écouter et applaudir Romuald. Comme son cœur battait délicieusement lorsqu'elle voyait se manifester le mouvement de curiosité et de plaisir qui annonçait la présence du professeur impatientement attendu !... Et quels élans de bonheur traversaient son âme, quand le regard inspiré de l'orateur, changeant soudainement d'expression, s'arrêtait doux et tendre sur elle et semblait lui dire :

« Je préfère ton amour à l'admiration des autres ! »

II.

L'amour-propre et un secret attrait avaient fait désirer à Romuald de plaire à cette Éladie si naïve, si tendre, si jolie ! Mais ce caprice du cœur était loin de ressembler au sentiment exclusif et profond qui devait décider du sort d'Éladie. D'ailleurs, Romuald voyait devant lui une brillante perspective de gloire et d'honneur dans laquelle il faisait entrer un mariage honorable et avantageux. Il fut donc presque effrayé en reconnaissant la force du sentiment qu'il inspirait. Romuald n'était point de ces hommes cruels qui se font un jeu des douleurs d'une femme, mais il attachait aussi une grande importance au soin de sa fortune.

Du moment où il eut à craindre les conséquences de l'amour d'Éladie, il changea graduellement sa manière d'être avec elle, il se montra moins empressé, prétexta des affaires qui réclamaient son temps et l'obligeaient à retrancher sur les momens qu'il lui donnait.

Éladie fut pénétrée de chagrin à ce changement ; elle en chercha la cause, la devina et se demanda si elle ne devait pas s'éloigner de cet homme qui savait calculer les mouvemens de son cœur ? Les motifs qui l'avaient amenée à Paris ne l'y retenaient plus, son oncle l'attendait, et la faible somme mise à sa disposition allait

être épuisée. Tant de raisons ne purent la déterminer, elle s'indigna contre elle-même, mais n'essaya pas de vaincre le sentiment qui la dominait entièrement. Elle comprit la destinée de malheurs que renfermait son amour et s'y résigna.

Elle n'accueillait plus de son gracieux sourire l'arrivée de Romuald ; elle ne se plaignait plus de la rareté de son visiteur, mais son langage était toujours doux, son regard toujours tendre. Romuald imagina que la jeune femme, entrant dans ses vues, consentait à transformer en une douce amitié le sentiment ardent qu'elle éprouva d'abord pour lui. Il n'avait pas le secret de ce cœur qui se brisait sans exhiler un reproche.

III.

Éladie vendit successivement les effets qu'elle possédait ; puis un jour elle se trouva dépouillée de tout, dans un dénuement complet, et pourtant elle ne songea pas à retourner vers son oncle. Il aurait fallu dire à Romuald un éternel adieu, cette pensée ne lui vint pas, mais celle du suicide s'offrit à son esprit ; elle la rejeta : sa jeunesse, si pieuse jusqu'à l'heure où la passion était venue détruisant repos et raison, sa jeunesse ne pouvait être couronnée d'une telle mort. Eh bien ! Éladie attendra sans l'avancer le moment du trépas, de ce trépas affreux qu'amènera le besoin !... « Ah ! surtout, pensait-elle, que Romuald ignore bien ma situation, il pourrait croire que l'amour que je lui exprimais était mêlé d'un motif d'intérêt ; » et à cette supposition, un sentiment de fierté faisait jaillir au front d'Éladie une rougeur brûlante.

« Mon ami, dit-elle un matin à Romuald, j'ai une grâce à vous demander. Vous savez que je suis souffrante depuis quelques jours, et l'on doit de la complaisance aux malades ? »

— Je voudrais pouvoir vous guérir, indiquez-m'en les moyens ?

— Je guérirai, mais faites-moi la pro-

messe de négliger pour un peu de tems vos occupations et vos autres amis en ma faveur ?

— Je resterai près de vous le plus qu'il me sera possible.

— Merci, c'est tout ce que je désirais.

Et la jeune femme serra dans ses mains brûlantes les mains de Romuald, elle quitta cet air de réserve qu'elle gardait depuis plusieurs semaines, et ses yeux, allanguis par la tendresse et la souffrance, disaient tous les mots d'amour que retenait sa bouche.

Romuald se sentait profondément touché de l'état d'Éladie, il observait avec une tendre inquiétude les fréquentes altérations de son teint ; parfois un vermillon éclatant colorait soudainement le visage de son amie, puis bientôt après une pâleur livide jetait sur son front une ombre effrayante, elle tressaillait d'une manière convulsive et sa tête tombait sans force sur l'épaule de Romuald.

Éladie avait dit à Romuald, qui voulait lui envoyer son médecin, qu'elle en voyait un, et Romuald ne songea pas à la singularité du hasard qui amenait précisément le médecin aux heures où il se trouvait forcé lui-même de s'éloigner de la malade.

Une semaine s'était écoulée depuis qu'Éladie était entrée en travail de mort. Chaque jour Romuald passait plusieurs heures auprès d'elle, cherchant tous les moyens de diminuer un mal dont il ne pouvait soupçonner la cause et qu'il attribuait aux peines de cœur qu'avait dû ressentir Éladie.

Un jour il vint avant l'heure accoutumée, après avoir tendrement interrogé Éladie sur ce qu'elle éprouvait ; il lui dit, et c'était la vérité, qu'il ne pouvait se dispenser d'assister à un repas d'adieu donné par son frère, qui s'éloignait de la France pour de longues années, mais qu'il s'échapperait le plus promptement possible, afin de revenir vers elle.

Éladie soupira et ne répondit pas. Ro-

muald la pressa dans ses bras, il avait peur de son silence !... Déjà les couleurs de la vie s'effaçaient sur les joues de la douce créature, l'azur de ses yeux se ternissait, des gouttes de sueur froide mouillaient son front glacé.

« Mon Éladie, dites-moi un mot avant que je parte ?

— Elle fit un effort sur elle-même, arrêta sur Romuald son regard éteint et dit :

— Je t'aime ! »

IV.

Romuald s'empressait de retourner vers Éladie qui lui était devenue plus chère depuis sa maladie. Il pénètre dans la chambre ; Éladie n'est pas comme le matin étendue sur le canapé, elle repose maintenant sur son lit, ses blanches paupières sont fermées, sa figure est sans haleine.

Deux bougies brûlent sur une table à côté du lit, et un prêtre récite tout bas des prières.

L'hôtesse d'Éladie semble plongée dans une pensée effrayante.

Romuald s'approcha d'elle et dit à demi-voix :

« Comment va Éladie ?

— Prions pour elle, répond le prêtre d'un accent solennel.

— Dieu ! elle est morte, s'écrie Romuald.

— Morte de misère, de douleurs et de faim, dit l'hôtesse !... »

Romuald fit un geste d'horreur, il se frappa violemment le front, et resta sans paroles et sans larmes.

M^{me} Joséphine LE BASSU.



Littérature.

Tous les tableaux, toutes les scènes du monde et des mœurs sont mis aujourd'hui à la mode par nos écrivains en vogue.

Dans ce panorama littéraire nous retrouvons les choses, les lieux, les pensées avec lesquelles nous vivons tous les jours, et chacun sourit en se mirant dans cet ingénieux réflecteur qui traduit trop fidèlement quelquefois les sentimens et les actions de notre versatile humanité. Parmi tous les ouvrages de ce genre, il en est peu qui soient mieux compris et mieux exécutés que le *Nouveau Tableau de Paris au XIX^e siècle*, publié par M^{me} Charles Béchét *. Dans cette neuve et piquante composition, toutes les actualités de l'époque sont représentées par des talens dont la variété prête à chaque article le cadre qui lui convient. Nous citerons pour exemple un extrait des *MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS*, par M. F. Soulié, qui, en traversant un instant tous les colifichets de nos modes, devait y marquer son passage par les plus spirituelles observations.

« Nous voici chez Delille, nous sommes dans l'hôtel Choiseul, dans l'hôtel où vécut le hautain ministre de Louis XV, où mourut la tontine Lafarge, et où végéta la Société royale des Bonnes-Lettres. Pour bien comprendre la distribution de ces magasins, il ne faudrait rien moins qu'un plan comme pour les romans de Scott. Nous, qui ne vendons pas de gravures à propos de livres, nous allons y suppléer. Imaginez-vous un parallélogramme dont trois côtés sont fermés, le plus long par une suite de salons ouverts sur un jardin, les deux autres par deux galeries splendides. Le quatrième côté est une grille en fer qui longe la rue de Choiseul, et qui donne vue sur un jardin et les magasins qui l'entourent. Nous entrons par la galerie du nord. C'est ici comme dans toutes choses grandement et sérieusement arrangées, comme dans un spectacle bien ordonné; le frétin d'abord, la petite pièce en premier; puis ce sera comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort. La petite pièce, ce sont les toiles imprimées, les

indiennes qui à deux pas vous font douter si c'est la soie ou le coton qui respandit à vos yeux des couleurs les plus tranchées; après les indiennes, toujours dans la même galerie, voici venir les toiles blanches, les calicots, la mousseline, les batistes; dans ce rayon, Tarare a vaincu la Suisse; plus loin, Saint-Quentin lutte avec Manchester.

Cette honnête galerie finit à cet endroit.

Jetons-lui un regard de regret, nous allons mettre un pied dans le vice, un pied dans la séduction. Robes d'indienne et d'organdi, toile à draps et à chemises, simples mousselines, gracieuses et économiques parures, adieu! Ma bourse se serre d'effroi; voici ma femme qui entre dans une enfilade de vastes salons, où une multitude de messieurs aurent en trois coups de main : à celui-ci, ses appointemens d'un mois, à cet autre un terme de sa location, à ce jouflu sa prime fin de mois, à ce maigre ses honoraires d'un testament.

« Cher ami, que dis-tu de ce manteau?

— Puh! chère amie, puh!

— Pardon, monsieur, ceci est mérinos croisé imprimé, c'est une disposition nouvelle et qui n'appartient qu'à la maison de M. Delisle.

— Au fait, cher ami, c'est joli.

— Puh! chère amie, puh!

— Nous avons beaucoup mieux, monsieur. Voici, madame, quelque chose d'excellent, satin de Ségovie, sans envers. Approchez, monsieur; d'un côté, un semé de fleurs, de l'autre, des colonnes en rayures : cela ne se double pas et tient très-chaud. Ceci est de l'invention de M. Delisle, vous n'en trouverez ailleurs que de mauvaises imitations.

— Ah! cher ami, ceci est ravissant, n'est-ce pas?

— Puh! chère amie, puh! puh!

— Nous pouvons montrer à madame les poux de soie brodés, brochés et satinés, et par-dessus tous les tissus foulards de l'Inde imprimés pour manteaux : c'est la fureur cette année. Voyez, madame; en ceci, comme en tout, les des-

* Quai des Augustins, n° 53.

sins sont la propriété de la maison Delisle, et nulle part vous ne verrez ces dispositions ravissantes.

— Ah ! pour cette fois, chère amie, je pense....

— Pubuhu ! puhuhu ! chère amie.

— Ne trouves-tu pas celui-là adorable ?

— Ouh, ouh, ouh... je n'aime pas les manteaux.

— Il ne faut pas autre chose à monsieur ? une robe de chambre pour madame, ou quelque chose du matin très-simple ? Nous avons ici dans ce second salon des cachemiriennes, des bombasines, tissus de Pondichéry, de Sumatra et de Mysore, tout ce qu'il y a de plus nouveau. »

Et le bourreau pousse doucement la femme qui entre, il lui offre une chaise, il s'empresse, il appelle ses collègues ; il est très-poli, l'insolent ! Du reste, c'est M. Rey, de Paris, qui fait ces superbes tissus de Mysore et de Sumatra : c'est une indignité !

Que s'il arrive que par adresse vous échappiez à ce magasin, voici les serres d'un autre qui s'ouvrent à deux battans, et cette fois le puhuhu marital ne vous servira de rien. Que diable : l'hiver approche, il faut bien à votre femme une robe de soie unie, satin ou gros de Naples, armure ou florence, levantine ou gros des Indes, que préférez-vous ? tout s'y trouve. Je vous défie d'inventer une étoffe qu'on ne vous jette à l'instant sur le comptoir, et qu'on ne vous déploie en brillantes et souples ondulations. Pour le coup, la partie est désespérée : le commis tient l'étoffe à la hauteur de l'aune mouvante suspendue au plancher par des tringles d'acier et de cuivre : gare, vous allez être auné. Allons, un effort d'esprit, une chose impossible. Bien, voilà.

« Monsieur, je voudrais quelque chose de mieux.

— Alors, dans le salon suivant, s'il vous plaît. Montrez à monsieur les velours, les satins brochés, couleur sur couleur, satins à fonds uni avec bouquets de fleurs

naturelles ou brodés en or : passez, monsieur, passez. »

Et le commis des velours et des satins brochés, brodés, argentés, dorés, semés, diaprés, vous accroche à son tour, toujours poli, tentateur, infâme voué à la perte des maris et à la dessiccation des bourses. Rassurez-vous ; ceci n'est point votre affaire, des robes de cour, des satins unis avec des fleurs qu'on dirait vivantes, les unes disséminées en petits brins que vous ramasseriez volontiers, les autres réunies en bouquets qu'on est prêt à cueillir, toute la magnificence des étoffes des dix-septième et dix-huitième siècles. Vous admirez, parce que cela est beau, magnifique, surprenant, mais vous dites avec assurance :

« Pardon, je voulais quelque chose pour l'hiver, quelque chose de simple, d'uni, de convenable.

— Mais, cher ami, les manteaux ne vous ont pas semblé bien.

— Oh ! madame, nous avons les schalls ; ils redeviennent très en faveur. Dans le salon suivant. Servez madame. »

Et le commis du schall approche ! Spectre effrayant qui dépense en bloc, qu'on ne peut plus arrêter à l'aunage, qui ne procède que par sommes rondes : deux cents, trois cents, mille, deux mille, etc.

« Voici, madame, qui sort de la fabrique de M. Gauseen, successeur de M. Lagorce. »

M. Lagorce, quel espoir ! vous êtes homme d'esprit, c'est le cas de le montrer : allons, ferme !

« Ah ! des cachemires français, c'est beau ! c'est possible, mais ça manque de ce parfait moelleux, de ce fluide soyeux du vrai cachemire : merci, monsieur, merci.

— Tu as raison, cher ami, quand on se décide à une pareille dépense, il faut la faire complète. Un schall français de cinq cents francs, c'est trop cher, c'est une folie ; un cachemire des Indes de quinze cents francs, c'est bien plus raisonnable, c'est une économie.

— Alors, madame, par ici. »

A ce moment, vous comprenez bien que vous êtes perdu, ruiné, abîmé; l'œil atone, la face blême, vous vous enfoncez en désespéré dans votre situation, et, pour suivre jusqu'au bout la galerie Delisle et votre destinée, vous tournez à droite.

« Non, monsieur, pas de ce côté, ce sont les mousselines imprimées, des articles d'été. Nous en aurons de ravissans au printemps, des dessins tout neufs exécutés sous la direction de M. Delisle. Nous reviendrons dans la salle du fond, si madame se décide pour une robe de soierie : madame en pourra juger l'effet aux flambeaux.

— Comment, aux flambeaux ! il est midi.

— Sans doute ; mais pour bien juger des reflets d'un satin ou d'un velours dans un salon, il faut les voir comme ils y paraîtront, et cette salle est éclairée comme une salle de bal, de façon qu'on est sûr de la nuance qu'on choisit. Madame doit comprendre cela. — Très-bien. »

Et moi aussi très-bien, dites-vous en vous-même, et voici qui vaut la peine qu'on y réfléchisse. En effet, ceci ne passe-t-il pas les bornes des moyens tentateurs ? n'y a-t-il pas abus ? n'en pourrait-on pas toucher deux mots à M. Gisquet ou à M. Persil ?

Pendant que vous faites ces réflexions, le commis mène adroitement votre femme par un petit escalier, et, chemin faisant, il lui raconte comme quoi on introduit en fraude les cachemires des Indes, et comme quoi M. Delisle entretient un commis à Bombay pour faire changer la vieille façon cachemirienne et la mieux assortir à nos goûts. Comprenez-vous qu'il y a un homme à Bombay qui conspire contre votre repos ? Mon Dieu ! que l'univers est petit !

Allons ! monsieur, vous voilà arrivé au

premier étage, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise. Pendant votre léthargie votre femme conclut un marché de deux mille francs. Deux mille francs, entendez-vous ? voilà ce que coûte votre puhuhu pour le manteau du premier salon, mons mari, mons provincial. Ceci n'est point la fable du héron qui, après avoir dédaigné la carpe et le brochet, soupe d'une grenouille : vous, mon camarade, vous, il faut souper du cachemire, s'il vous reste de quoi souper. »

L'auteur continue néanmoins ses pompeuses descriptions, car il hasarde encore de monter au second étage, où il s'extasie de nouveau, et finit ses piquans récits par une maligne réflexion sur l'étonnement que l'on peut éprouver en ne voyant point à la boutonnière de M. Delisle une décoration accordée à tant de mérites ignorés, inutiles, et même contestés. Certes, si la croix d'honneur était la récompense de ceux qui encouragent l'industrie, soutiennent par leurs travaux l'existence de milliers d'ouvriers, maintiennent dans le pays l'or que le besoin du luxe irait jeter à l'étranger ; si se rendre le protecteur du travail, l'appui des malheureux, auxquels on procure un honnête salaire, et devenir en quelque sorte le père de cette immense famille d'industriels qui a besoin d'une égide pour les diriger et les soutenir ; si tant de titres étaient un droit à la décoration, nul, mieux que M. Delisle, ne l'aurait mérité, et nulle croix d'honneur ne recevrait plus d'approbation que celle qui devrait lui être décernée par la reconnaissance du commerce et l'admiration du bon goût.

A ce Numéro est jointe la planche 1069.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

30 Juin 1834.

N.º 2069.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2 ¹ près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille de riz, orné d'une branche de Groseille. Robe en
Soie Mantille en Blonde.

Messrs S. & J. Fuller N.º 34 Pall Mall Place London